



*Acta fabula*  
*Revue des parutions*  
vol. 22, n° 10, Décembre 2021  
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.14064>

---

## Found in translation

Found in translation

**Christine Marcandier**

---



### **Pour citer cet article**

Christine Marcandier, « Found in translation », Acta fabula, vol. 22, n° 10, Présentation, Décembre 2021, URL : <https://www.fabula.org/revue/document14064.php>, article mis en ligne le 29 Novembre 2021, consulté le 26 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.14064

---

Christine Marcandier, « Found in translation »

Résumé - Se repérer autrement, sans carte préétablie ou dictionnaire institué mais dans le vertige d'une découverte du sens, est ce que propose ce numéro d'*Acta Fabula*. Il nous est apparu, une fois les articles critiques et traductions rassemblées (ce « terminus ad quem qui reste caché à lui-même, et non terminus a quo » de « l'expérience intellectuelle ouverte », écrit Adorno), qu'il était tout entier sous le signe de la traduction et d'une découverte par dépaysements successifs depuis des inconnus et des altérités, « manière de s'abstenir de toute réduction à un principe, de mettre l'accent sur le partiel face à la totalité, dans son caractère fragmentaire », de s'énoncer sans clôture, via échos et dissemblances, reprises comme disjonctions. Ce numéro tente donc, finalement, d'offrir quelques entrées pour se demander si la traduction ne pourrait pas être considérée comme l'une des formes de « l'écocritique dans un âge de terreur » (Simon C. Estok).

Christine Marcandier, « Found in translation »

Summary - To find one's way differently, without a pre-established map or instituted dictionary but in the vertigo of a discovery of meaning, is what this issue of *Acta Fabula* proposes. It appeared to us, once the critical articles and translations had been collected (this "terminus ad quem which remains hidden to itself, and not terminus a quo" of "open intellectual experience", wrote Adorno), that it was all under the sign of translation and of a discovery by successive disorientations from unknowns and alterities, "It is a way of abstaining from any reduction to a principle, of emphasising the partial in the face of the totality, in its fragmentary character, of stating itself without closure, via echoes and dissimilarities, resumptions as disjunctions. In the end, then, this issue attempts to offer a few entries to ask whether translation could not be considered as one of the forms of "ecocriticism in an age of terror" (Simon C. Estok).

---

## Found in translation

### Found in translation

#### Christine Marcandier

---

« Parler de traduction, [...] c'est être pris dans un enivrant tourbillon réflexif où le mot "traduction" lui-même ne cesse de se métaphoriser. » Antoine Berman<sup>1</sup>.

Pour approcher une définition de l'essai « comme forme » et la manière dont il « s'approprie les concepts », Adorno évoque « le comportement de quelqu'un qui se trouverait en pays étranger, obligé de parler la langue de ce pays, au lieu de se débrouiller pour la reconstituer de manière scolaire à partir d'éléments. Il va lire sans dictionnaire. Quand il aura vu trente fois le même mot, dans un contexte à chaque fois différent, il se sera mieux assuré de son sens que s'il l'avait vérifié dans la liste de ses différentes significations, qui en général sont trop étroites en regard des variations dues au contexte, et trop vagues en regard des nuances singulières que le contexte fonde dans chaque cas particulier<sup>2</sup> ». *Lire sans dictionnaire* est, à une autre échelle, l'expérience de ce « vous » perdu dans une petite ville et en retard pour un rendez-vous dans « Vertiges d'échelle » de Timothy Clark<sup>3</sup> et qui se voit proposer une carte par un passant. « Vous le remerciez et reprenez votre chemin en ouvrant la carte pour chercher votre itinéraire. Il s'avère que c'est une carte du monde ». Se repérer autrement, sans carte préalable ou dictionnaire institué mais dans le vertige d'une découverte du sens, est ce que propose ce numéro d'Acta Fabula. Il nous est apparu, une fois les articles critiques et traductions rassemblées (ce « terminus *ad quem* qui reste caché à lui-même, et non terminus *a quo* » de « l'expérience intellectuelle ouverte<sup>4</sup> », écrit Adorno), qu'il était tout entier sous le signe de la traduction et d'une découverte par dépaysements successifs depuis des inconnus et des altérités, « manière de s'abstenir de toute réduction à un principe,

---

<sup>1</sup> Texte inédit de 1991, cité dans la présentation de *La traduction ou l'auberge du lointain* sur le site des éditions du Seuil <https://www.seuil.com/ouvrage/la-traduction-et-la-lettre-ou-l-auberge-du-lointain-antoine-berman/9782020380560>

<sup>2</sup> Theodor Adorno, « L'Essai comme forme » (1954-1958), *Notes sur la littérature*, traduit de l'allemand par Sibylle Muller, Paris, Flammarion, « Champs », 1984, p. 17.

<sup>3</sup> Timothy Clark, « Derangements of scale », in *Telemorphosis: Theory in the Era of Climate Change*, Vol. 1, éd. Tom Cohen, Open Humanities Press, 2012 dont Geneviève de Bueger et Agnès Prégermain donnent une traduction dans ce numéro, sous le titre « Vertiges d'échelle ».

<sup>4</sup> Theodor Adorno, « L'Essai comme forme », *Notes sur la littérature*, *op. cit.*, p. 17.

de mettre l'accent sur le partiel face à la totalité, dans son caractère fragmentaire<sup>5</sup> », de s'énoncer sans clôture, *via* échos et dissemblances, reprises comme disjonctions. Ce numéro tente donc,  *finalement*, d'offrir quelques entrées pour se demander si la traduction ne pourrait pas être considérée comme l'une des formes de « l'écocritique dans un âge de terreur » (Simon C. Estok<sup>6</sup>).

## Un calque à la vitre ?<sup>7</sup>

La section « Traductions » de ce numéro en est l'illustration la plus immédiate. Proposées par des étudiant.e.s du master « Écopoétique et création » d'Aix-Marseille, ces versions en langue française de textes originellement publiés dans des revues anglo-saxonnes sont la remise en circulation de textes importants comme l'expérience de « sols incertains » (Matthieu Duperrex). Les traduire suppose de se replonger dans le contexte de leur parution, pour rendre justice à une langue et d'employer des arguments et des références demeurent intelligibles dans une autre — tâche complexe, à la fois modeste et terriblement périlleuse, pourtant nécessaire tant il est important de s'écouter d'une rive et d'une langue aux autres, de transmettre et faire circuler théories et pratiques. Umberto Eco l'a montré, traduire est un *Dire presque la même chose*<sup>8</sup>, et sa fidélité dépend non d'un « mot à mot » mais d'un « monde à monde » : tout est passage et négociation pour ouvrir au même espace que le texte original. En ce sens, traduire est une expérience proprement écopoétique, de diplomatie, d'articulation d'un texte et de son contexte, d'un même et de son autre, la négociation du *quasi* qu'emploie Umberto Eco dans le titre original de son essai<sup>9</sup>. Elle est ce lieu « intime » d'une « résonance » et d'un « écho » pour reprendre les termes de Walter Benjamin<sup>10</sup>, espace de croisements et frictions que Bernard Hoepffner nomme un « *no man's langue*<sup>11</sup> ».

<sup>5</sup> Theodor Adorno, « L'Essai comme forme », *Notes sur la littérature, ibid.*, p. 13.

<sup>6</sup> Simon C. Estok, « *Ecocriticism in an Age of Terror* » dont on retrouvera la traduction française dans ce numéro.

<sup>7</sup> **Nous reprenons ici le commentaire par Chateaubriand de sa traduction du *Paradise Lost* de Milton : « J'ai calqué le poème de Milton à la vitre ; je n'ai pas craint de changer le régime des verbes lorsqu'en restant plus français j'aurais fait perdre à l'original quelque chose de sa précision, de son originalité ou de son énergie (...) le lecteur pénètre ici dans le génie de la langue anglaise ; il apprend la différence qui existe entre les régimes des verbes dans cette langue et dans la nôtre » (« Remarques », dans John Milton, *Le Paradis perdu*, Paris, Renault et Cie, 1861 (1836), III-IV). Sur cette notion de calque et son histoire, de Chateaubriand à la *Ressemblance par contact* de Georges Didi-Huberman nous renvoyons à l'article de Paolo Bellomo, « L'empreinte du calque », *Itinéraires*, 2018-2 et 3**

<sup>8</sup> Umberto Eco, *Dire presque la même chose*, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2007.

<sup>9</sup> Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milan, Bompiani, 2003.

<sup>10</sup> « Ce rapport très intime entre les langues est celui d'une convergence originiale. Elle consiste en ce que les langues ne sont pas étrangères les unes aux autres, mais a priori et abstraction faite de toutes relations historiques, apparentées en ce qu'elles veulent dire », Walter Benjamin, « La tâche du traducteur » (1923), *Œuvres I*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard, « Folio », 2000 p. 248.

<sup>11</sup> Bernard Hoepffner, *Portrait du traducteur en escroc*, Auch, Tristram, 2018.

Les traductions sont en ce sens des translations, en particulier temporelles, et des déploiements ; elles remettent en circulation des pensées fortes, illisibles pour des lecteurs strictement francophones et cette opération relève d'une stratégie, d'un « *double bind*<sup>12</sup> » proprement écocritique : il convient de sauvegarder la spécificité du texte source dans une langue qui lui est étrangère, selon un processus de situation/déplacement. Les traductions engagent une éthique : il s'agit d'habiter, sans la réduire, une altérité linguistique et culturelle<sup>13</sup>, de déjouer l'image d'Épinal de la traduction comme espace simple et heureux de rencontre, de la considérer comme un « art de l'intranquillité<sup>14</sup> ». C'est lorsqu'elle est « ouverture, dialogue, métissage, décentrement » et « mise en rapport » (Antoine Berman<sup>15</sup>) qu'elle devient un exercice écopoétique, travaillant à un « commun » que Thiphaine Samoyault suggère d'écrire à la manière de Michel Deguy, « comme un » pour qu'il soit à la mesure de « l'espace d'arrachement-attachement<sup>16</sup> » qu'est la traduction.

## De l'original à sa traduction critique

Quant à la partie « Notes de lecture » de ce numéro, peut-on considérer que rendre compte, c'est aussi traduire, et se dire, avec Jakobson, qu'il s'agit d'une forme de traduction interlinguale, d'une reformulation (*rewording*) ? Une recension critique suppose de rendre compte des lignes de force d'un essai, soit de traduire une complexité sous une forme disjonctive : intelligible sans pour autant édulcorer le texte source. Mais une note de lecture demeure partielle, elle est une interprétation et elle n'est pas soumise à l'éthique de fidélité de la traduction. Si un article critique n'est donc pas *stricto sensu* une traduction<sup>17</sup>, les livres dont il est question dans ce numéro ont bien la traduction pour objet indirect.

Elle est même au cœur du projet collectif du Parlement de Loire mis en récit par Camille de Toledo dans *Le Fleuve qui voulait écrire*, invitant à écouter et interpréter

<sup>12</sup> J'emprunte la formulation, héritée de Bateson, au *Portrait du traducteur en escroc* de Bernard Hoepffner.

<sup>13</sup> Nous renvoyons ici aux analyses d'Antoine Berman qui « appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère » (Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984, p. 17), idée que l'on retrouve dans *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain* : « La traduction, de par sa visée de fidélité, appartient originairement à la dimension éthique. Elle est, dans son essence même, animée du désir d'ouvrir l'Étranger en tant qu'Étranger à son propre espace de langue » (Paris, Seuil, 1999, p. 75).

<sup>14</sup> C'est le titre du récent numéro de la revue *Critique*, « La traduction, art de l'intranquillité », 2021/3, n° 886.

<sup>15</sup> Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>16</sup> Cf. Thiphaine Samoyault, *Traduction et violence*, Paris, Éditions du Seuil, « Fiction & Cie », 2020, p. 159 et son entretien avec Martin Rueff, « Refuser parfois la traduction, aller au-delà d'elle », *Po&sie*, 2020/4 (n° 174), p. 7-17 [10.3917/poesi.174.0007](https://doi.org/10.3917/poesi.174.0007)

<sup>17</sup> Voir le chapitre « Interpréter n'est pas traduire » de *Dire presque la même chose* dans lequel Umberto Eco revient sur les analyses de Jakobson et Peirce mais aussi celles de Steiner et de Ricoeur pour montrer combien les « variations de substances » rendent ici la notion de traduction très problématique.

avec lui les « sons du monde » et « ses voix animales, végétales, minérales » : « Que veut écrire le fleuve ? nous sommes-nous demandé. Quelle langue parle-t-il ? Quelle organisation légale nouvelle permettrait de l'entendre, de le traduire ?<sup>18</sup> ». Le collectif travaille à une nouvelle manière d'habiter et écrire notre *oikos*, en portant sur le devant de la scène des voix inaudibles ou tuées, en muant en sujet de droit le « le collaborateur esclave refoulé de toutes nos représentations — une simple ressource, un facilitateur de projets invisibilisé », pour le dire avec Val Plumwood (« La Nature à la Voix Active »). Pour « remettre en question nos récits-cadres » (Plumwood), il s'agit d'inventer des « façons » (Anne Simon). Laurent Demanze le note à propos de *Valet noir*, il faudrait « entreprendre une histoire des formes contemporaines de l'essai, tant l'époque se montre inventive en propositions critiques fortes, brouillant les partages admis. Car le geste critique revendique de plus en plus une puissance de création ». Sa remarque vaudrait pour l'apier qu'édifie Pierre Schoentjes, ce « mur des abeilles », édifice de pierres sèches dont les alvéoles rappellent les rayonnages d'une bibliothèque. Là est le « pari » de son essai, être « une ouverture et non pas une clôture, pour faire levier sur l'imaginaire<sup>19</sup> ». *Valet noir* peut aussi être lu sous cet angle de la traduction, non pas seulement parce qu'il s'agit, pour approcher une nouvelle écologie du récit, de s'accorder « aux rythmes du monde » et de reconnaître que « la vie culturelle du groupe est la traduction symbolique des relations écologiques qu'il tisse avec son milieu, c'est-à-dire des écologies qui assurent sa conservation<sup>20</sup> » — mais bien parce que le narrateur voudrait comprendre ce qu'un chien faisant irruption dans ses journées d'été tente de lui dire, en posant sans doute pour sa grand-mère italienne qui, comme lui, mâchait ses gencives. Mais rien n'est ici filiation directe ou traduction univoque : « De ma grand-mère ou du chien, dans le monde dont je suis le centre, laquelle ou lequel est la cause de l'existence de l'autre ? Valet Noir existe pour moi à cause de ma grand-mère et c'est à cause de Valet Noir qu'elle existe en ce moment (...)»<sup>21</sup> ». Le nom même donné au chien est un « beau contresens<sup>22</sup> », nulle domesticité ici, aucun rapport hiérarchique ou *bêtement* vertical. Peut-être faut-il dès lors abandonner le terme de traduction pour celui d'« écologie des relations » dont le livre de Jean-Christophe Cavallin est un ample déploiement. D'ailleurs les repas en tête à tête avec le chien sont des « mondes à mondes », silencieux, l'expérience se passe d'abord de mot, elle est échange mutique et il importe au narrateur de ne pas plonger à corps perdu et langue pendue dans une

<sup>18</sup> *Le fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire*. Mise en récit Camille de Toledo, Paris, Manuella Editions / Les Liens qui libèrent, 2021, p. 9.

<sup>19</sup> Pierre Schoentjes, *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*, Paris, éditions Corti, « Les Essais », 2020, p. 10 et 12.

<sup>20</sup> Jean-Christophe Cavallin, *Valet noir. Vers une écologie du récit*, Paris, éditions Corti, « Biophilia », 2021, p. 96.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 285.

caricature d'« ontologie amérindienne » ou « l'épineuse bonne intention de parler à la place de l'autre<sup>23</sup> ».

Dans *Autobiographie d'un poulpe* de Vinciane Despret<sup>24</sup>, ici lu par Fleur Courtois-L'Heureux (d'ailleurs traductrice<sup>25</sup>), les animaux écrivent et racontent des histoires et de nouvelles disciplines apparaissent, comme la géolinguistique qui étudie les langues de communautés animales et végétales ou la théroarchitecture qui se consacre aux constructions du vivant dont les formes traduisent une manière d'habiter le monde. Puisque l'on ne peut plus méconnaître la poésie cartographique des abeilles, les « tunnels littéraires » du rat, les nids d'oiseaux tisserins, les toiles d'araignées, « il est de la mission des thérolinguistes de s'atteler à la découverte et à la traduction de traces *non audibles* et *non visibles* », de travailler sur leur « formes *créatrices* », littéraires comme matérielles, comme de traduire et commenter un poème écrit par des corneilles d'Hawaï...

S'écarter de toute tentation de traduction anthropisée pour comprendre une grammaire *autre* est également au cœur d'*Une bête entre les lignes*. Privilégiant l'étude d'écrivains qui inventent des « langues animales » au lieu de les rabattre sur nos idiomes humains, Anne Simon enchevêtre les étymons et les alphabets, commente l'interpénétration comme l'altérité des langues qui sont « des manières de parler et de dire le monde : de façon plurielle, cosmopolite, *cosmoprolixe*<sup>26</sup> ». Au néologisme d'approcher ce qu'aucune langue ne peut exprimer directement, d'habiter le *quasi* et produire de nouvelles relations entre des termes existants. Comme l'écrit Elisabeth Plas, *Une bête entre les lignes* a ainsi « pour sujet les animaux autant que les *animots*, selon le néologisme de Derrida<sup>27</sup> – êtres de papier, chimères linguistiques, mais aussi êtres de récit, eux-mêmes narrateurs de leurs propres histoires, créateurs du tracé de leurs vies ». L'essai d'Anne Simon s'intéresse par ailleurs à une syntaxe animale, dans un dialogue noué avec Jean-Christophe Bailly. Pour lui, une « pensée verbale », des « animaux [qui] conjuguent les verbes en silence<sup>28</sup> », pour elle une « pensée adjectivale », les qualificatifs permettant de traduire l'aléatoire et le trouble d'une altérité plurielle. Il s'agit donc en enrichissant la langue de nouvelles traductions d'une vie animale non de s'opposer mais bien « de sortir de la pensée nominale quand elle rime avec pensée frontale<sup>29</sup> », d'être

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 260-262.

<sup>24</sup> Vinciane Desprets, *Autobiographie d'un poulpe et autres récits d'anticipation*, Arles, Actes Sud, 2021.

<sup>25</sup> Dernière traduction en date de Fleur Courtois-L'Heureux, Donna Haraway, *Quand les espèces se rencontrent*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 2021.

<sup>26</sup> Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, éditions Wildproject, 2021, p. 294.

<sup>27</sup> Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.

<sup>28</sup> Jean-Christophe Bailly, « Les animaux conjuguent les verbes en silence », *L'Esprit créateur. Facing Animals/Face aux bêtes*, vol. 51, n° 4, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2011.

dans l'articulation de deux langues pour dire un langage qui ne passe pas par les mots — ce qu'Anne Simon nomme par ailleurs, justement à propos de traduction, une « réversibilité active<sup>30</sup> ».

Tout dans ce numéro d'Acta se veut donc traduction, dans le déploiement des synonymes et dérivés de cette notion labile : auditions, commentaires, passages par des langues étrangères à soi, articulations d'une pensée à d'autres, en somme un rassemblement « pour former quelque chose de lisible » sans jamais enfermement didactique. C'est à cette condition qu'une pensée et une langue sont des essais, que « par leur mouvement, les éléments se cristallisent en tant que configuration » et parviennent à demeurer « un champ de forces » (Anne Simon<sup>31</sup>). Comment ne pas penser ici à Pierre Vinclair, au « rêve du poème (...) d'être traduit : la traduction est la réactivation, par tous les moyens, de l'énergie qui lui a donné lieu, dont il est la manifestation ou la cristallisation tardive<sup>32</sup> ». C'est en ce sens que ce numéro tente de traduire les « sols incertains » et « temps extrêmes » que nous traversons, d'écouter les mots des choses et des êtres. Il énonce une syntaxe potentielle, tente d'offrir quelques outils linguistiques de ces passages : images, métaphores, synonymes, néologismes qui permettent d'encapsuler ce qui est tu, ce qui dépasse, ce qui se loge dans des disjonctions, voire des apories. Que la littérature, *via* l'objet-livre, soit « échelle » (Clark), « arche » (Simon), « apier » (Schontjes), « théâtre des questions » (Toledo), que son énoncé passe par un poulpe (Deprets) ou un chien (Cavallin), elle est *façon* d'habiter, encore et toujours le monde, et de traduire, soit de rendre audible, ces temps extrêmes, un *pattern*, une forme « à la fois *dans* et *comme* le monde biologique<sup>33</sup> ».

Tiphaine Samoyault l'écrit, « à condition de ne pas faire de la traduction une nouvelle manœuvre de contrôle et d'appropriation, elle pourrait permettre d'imaginer d'autres façons de se mettre à l'écoute du monde, en entendant un champignon dans les forêts de l'Oregon ou en "prêtant l'oreille aux phrases du paysage"<sup>34</sup> ». C'est justement à cette « conception étendue du langage — "la traduction comme langue" » qu'œuvre Camille de Toledo, avec la création de la Société européenne des auteurs dont Bruno Latour est l'un des parrains, il le rappelle dans *Le Fleuve qui voulait écrire*<sup>35</sup> : ainsi peut-on « transformer les termes de

<sup>29</sup> Anne Simon, *Une bête entre les lignes*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 77. Sur toutes ces questions, voir également Christine Marcandier, Elisabeth Plat et Jean-Christophe Cavallin, « Les animaux nous écrivent des histoires », entretien vidéo avec Anne Simon autour d'Une bête entre les lignes, *Diacritik*, 19 avril 2021

<sup>31</sup> Theodor Adorno, « L'Essai comme forme », *Notes sur la littérature*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>32</sup> Pierre Vinclair, *Vie du poème*, Genève, Labor & Fides, « Lignes intérieures », p. 137.

<sup>33</sup> Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, traduction par Grégory Delaplace, Bruxelles, Zones sensibles, 2017, p. 141.

<sup>34</sup> Tiphaine Samoyault fait ici référence au *Champignon de la fin du monde* (La Découverte, 2014) e à Marielle Macé, « Écoute ce que te dit l'oiseau » (*Po&sie*, n° 167-168, 2019, p. 230-238) — *Traduction et violence*, *op. cit.*, p. 190.



l'habitation par la fiction », rapprocher le « tournant sensible<sup>36</sup> » cartographié par Thiphaine Samoyault de l'« espace traductif<sup>37</sup> » mis en récit par Camille de Toledo et dessiner un espace où « il n'y a plus, théoriquement, de propre et d'étranger, puisque chacun est l'étranger de l'autre, et la vie commune dépend de l'effort – ou non – que l'on fait pour se lire, s'écouter, s'entendre, dans un *code-switch* permanent (...). Quand on pense au devenir *sujet* de Loire, on est d'emblée dans une question de traduction. Or, ici, il y a ce qui a déjà été formulé, depuis les questions de traduction littéraire : cette *éthique de la traduction*, cette *poétique du traduire*, qui nous enseigne combien nous devons faire attention à la langue de l'autre, des autres ; combien nous risquons de la trahir en la traduisant. Cette *éthique* va être là aussi pour nous aider à mieux écouter les voix de la Terre<sup>38</sup> ». L'ensemble de ce numéro d'Acta *translate* donc, il fonctionne par résonances, échos, arborescences et il propose une *forme* pour penser nos temps extrêmes : la traduction, pensée vivante qui permet, pour le dire avec Eduardo Kohn, de « rencontrer une rencontre<sup>39</sup> ».

---

<sup>35</sup> *Le Fleuve qui voulait écrire*, *op. cit.*, p. 39 note 8.

<sup>36</sup> Thiphaine Samoyault, *Traduction et violence*, chapitre 10, « Un tournant sensible », *op. cit.*, p. 181-190.

<sup>37</sup> Camille de Toledo, « Conter une autre histoire de l'avenir », entretien avec Christine Marcandier, *Diacritik*, 13 octobre 2021, <https://wp.me/p6ILYH-lxg>

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, *op. cit.*, p. 37.

## PLAN

---

- [Un calque à la vitre ??](#)
- [De l'original à sa traduction critique](#)

## AUTEUR

---

Christine Marcandier

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : [christine.marcandier@univ-amu.fr](mailto:christine.marcandier@univ-amu.fr)